

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE

L'ETUDIANT

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

F. A. BAILLAIRGÉ, P^{TRE}

PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

ABONNEMENT : \$1.00 par année. (Pour les écoliers, les instituteurs et les institutrices, \$0.50)
 On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration de
L'Étudiant au Rév. F. A. BAILLAIRGÉ, P^{TRE}, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada.

SOMMAIRE :

Les collèges classiques, la soutane et les profes- sions libérales	<i>F. A. B.</i>	Ten little friends	<i>Vesper Chimes.</i>
Polichinelle en voyage	<i>Polichinelle.</i>	Glanures	<i>L'abbé V. Charland.</i>
Les enseignements de la géologie	<i>Chs Baillaigré.</i>	La timbromanie	<i>Un timbromane.</i>
Ce que c'est que bien lire	<i>F. A. B.</i>	La cathédrale de Mont. et le comté de Joliette.	
Informations (l'auberge de l'ange gardien.)	<i>Bélisaire.</i>	Nouvelles.	
Monts-Hito		Lettre de M. Chs Baillaigré sur les avantages	
Gymn. intellectuelle.		de son nouveau système de toisé.	

GRAVURES

Le marquis de Salisbury, p. 40.

Je suis tout à votre service, p. 44.

Les collèges classiques de la Province de Québec, la soutane et les profes- sions libérales

CONCLUSIONS

(Statistiques inédites.)

La province de Québec possède 17 collèges classiques.

En 1885, la moyenne des élèves a été de 200 par collège.

Nos 17 collèges renfermaient donc en 1885 au delà de 3400 élèves.

En 1885, 168 jeunes gens ont terminé leurs études dans ces 17 collèges.

14 de ces jeunes gens sont restés indécis.

Voici la direction prise par les 154 autres :

Génie civil	3
Commerce et agriculture	4
Notariat	12
Médecine	18
Droit	24
Soutane	93

1. Le nombre de ceux qui prennent la soutane est donc de 32 plus considérable que la somme de ceux qui se destinent à toutes les autres professions.

2. Chacun de nos collèges classiques fournit donc en moyenne, chaque année, 5 ou 6 ecclésiastiques.

3. Si on n'avait admis et si on n'admettait encore aux professions que ceux qui ont terminé leur cours, il n'y aurait donc pas encombrement dans les professions libérales, surtout dans la médecine.

4. Les collèges classiques donc n'encombrent pas les professions libérales. S'il y a des reproches à faire, il faut donc frapper à une autre porte qu'à celle des collèges classiques.

F. A. B.

POLICHINELLE EN VOYAGE

(Pour l'Étudiant)

“ Qu'il fait bon aller en voyage !
“ Qu'il fait bon voyager ! ”

— Je voyage. A cela vous n'avez rien à dire, absolument rien ; et Polichinelle a, tout aussi bien que vous, le droit de parcourir le monde. Je voyage, et pour le moment c'est Québec, le vieux Québec qui a l'honneur de m'avoir dans ses murs. S'il n'est pas content, avouez, lecteur, qu'il fait le délicat.

Je raffole des voyages, et si mes petits moyens me le permettaient, je serais constamment en route. Mais dans la vie, voyez-vous, on se prive de bien des fantaisies ; et puis, si voyager a des agréments particuliers pour les riches, il n'en est pas toujours de même pour les pauvres diables qui, comme moi, possèdent à peine

De quoi faire rouler la course d'un vivant.

Ah ! dans l'ancien temps, dans cet heureux temps où le progrès était encore *derrière le clocher de l'Église* et la vapeur au berceau, les choses ne se passaient pas ainsi. Voyageait qui voulait alors, pauvre ou riche, servant ou maître ; les voies de communications étaient ouvertes à tout le monde ; et le *chemin du roi* voyait passer avec la même indifférence le serf et le seigneur ; et les arbres touffus ne donnaient pas plus d'ombre à Pierre qu'à Jean ; et l'humble siège de mousse était aussi mollet pour vous que pour votre voisin ; et la poussière de la route se posait aussi bien sur les souliers fins que sur les bottes en cuir tanné. C'est qu'alors *maître Charlot* n'avait pas encore inventé les chemins de fer, et que l'Esprit infernal ne s'était pas encore incarné, pour le plus grand malheur de l'humanité, dans ces monstres chauffés à blanc qui vomissent la flamme et la fumée sous prétexte d'aller plus vite.

A cette époque bienheureuse où l'on savait encore rire, à cette époque fortunée que vous n'avez pas vue, on voyageait en chantant, tantôt à pied, tantôt en charette, à côté d'un bon gros habitant qui se serait fait un crime de ne pas vous inviter à partager son siège. Combien se contentent maintenant de nous élabousser en passant ! . . . Tout le bagage de ces joyeux voyageurs consistait en un bâton ferré et un vaste mouchoir rouge noué en sac et renfermant une précieuse tourte à n'importe quelle sauce ; on allait ainsi de par le monde, prenant son temps, recueillant autant d'histoires et de bons mots qu'on pourrait en retenir, disant à tel village

les nouvelles et les contes appris à tel autre, recevant et rendant force saluts, acceptant sans payer le couvert et le coucher. Et chose remarquable, chaque fois qu'on se remettait en route, après avoir mangé chez un de ces amis inconnus qui se trouvaient partout, le *mouchoir rouge* n'avait nullement diminué de volume : car l'hôte ne manquait jamais d'en renouveler le contenu : de sorte qu'à l'instar de ce qu'ils appellent le mouvement continu, on résolvait alors le problème intéressant d'un pâté perpétuel. — Ce qui était encore plus économique que l'invention moderne, soit dit en passant.

« Avec ce système, n'objecterez-vous, nos ancêtres ne devaient pas aller vite, et peut-être y trouvaient-ils un certain agrément. Mais lorsqu'ils étaient pressés ? . . . Ah ! voilà. Mais apprenez que nos aïeux n'étaient jamais pressés ; et quand on est pas pressé, pourquoi aller vite ? La hâte me semble une invention moderne ; on voit la vapeur se hâter, et on l'imite de son mieux. Comme si la vie n'était pas assez rapide ! Laissez donc la nature aller son pas ; *Petit train va loin*. Nous serons toujours arrivés assez tôt à la borne fatale, et l'essieu de notre char se rompra dans un temps assez rapproché, sans qu'il nous soit besoin d'aller au galop. Le pas gymnastique n'est pas fait pour le sage.

Dans notre ère, sous prétexte de faciliter les communications et d'augmenter le bien-être des voyageurs, on est parvenu à une étrange conclusion : je voyage pour voir du pays, et, le train passant comme l'éclair en me plongeant dans des tunnels, c'est à peine si de temps à autre je peux surprendre un petit coin de la nature ; je désire avoir en voyageant tout le confort possible, et, rendu aux stations où il y a des mangeoires, je suis réduit à dîner *d'un gros soupir*, si je tiens à ne me pas brûler la langue et le palais à me rendre infirme. Car ces gens des stations où l'on prend des repas, ont inventé un splendide moyen d'économiser ; c'est de servir si chaud, si chaud que la seule vapeur projetée par les plats ferait au besoin marcher dix engins à la fois, que personne ne se hasarde à les attaquer, et que le terrible *all aboard* retentit alors que les plats sont encore intacts et n'ont pas même songé à se refroidir. N'est-ce pas que c'est habile ?

J'ai vu une gare sur le devant de laquelle on lisait en grosses lettres : *Station à manger* . . . Dites donc, ça doit être dur à digérer, une station ? je jugeai à propos de ne pas débarquer à cette place de cannibales ; ils auraient pu m'aider avec la station, les gres ! . . .

Mais me voici derechef, Dieu me pardone, à taper sur le progrès ! je vois déjà les étudiants, ceux qui savent Horace sur le bout de leur petit doigt, crier au *laudator temporis acti* et déclamer les vers magnifiques que le poète a faits sur cet arriéré. Allons parlons de choses plus intéressantes, et puisque votre serviteur est à Québec, racontons ce qu'il a vu et ce qu'il a senti dans son for intérieur, pendant son séjour dans la cité de Champlain.

En arrivant, je me hâtai de quitter cette gare maudite où le bruit m'assourdissait (ah ! je leur en veux, à ces machines du diable !); puis tout en marchant, je soupesai ce qui restait de... *positif* dans mon gousset. Il y avait bien là pour trois jours de pension passable... en outre, quelques sous pour l'encre, la plume et le papier nécessaires à la rédaction de mes impressions, — lesquelles impressions, je n'en doutais pas, devaient recueillir les suffrages de tous les lecteurs de l'*Étudiant*.

— « Vive ma bosse ! m'écriai-je *in pecto*, la capitale est à moi ! Dans trois jours, j'ai le temps de renouveler connaissance avec toutes ces rues microscopiques, ces maisons suspendues sur des précipices, ces côtes interminables, propres à décourager les plus vaillants, et surtout ces escaliers à se rompre le cou. »

Car il y avait un certain temps que je n'avais vu Québec.

Eh ! bien, voilà trois jours que je me trotte à travers la ville, de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud, et je puis vous en parler avec connaissance de la chose.

D'abord, il est bon de dire, pour la plus grande intelligence de ceux d'entre vous qui n'ont pas vu Québec, que ce n'est pas une ville comme une autre.

Québec, c'est un véritable casse-cou où l'on ne fait autre chose que monter et descendre, et descendre et monter. En hiver surtout, il est curieux de voir ses rues où souvent la neige est à la hauteur des maisons et où les voitures passent entre deux précipices figurés par les trottoirs, ses rues agrémentées de trous plus ou moins profonds qui ont pour objet d'accoutumer les gens au mal de mer. Et les côtes donc ! Le procédé le plus avantageux pour les descendre, c'est de s'asseoir sur la glace au meilleur de sa connaissance au haut de ces glissades naturelles, et... file, petit bonhomme ! dans le temps de le dire, on est rendu en bas !... Quand il s'agit de monter, c'est une tout autre affaire ; on a beau s'escrimer dans tous les sens, ça ne monte pas du tout.

Puis viennent les avalanches de neige et de glace, qui dégringolent du toit des maisons et vous assomment sans vous donner le temps de le dire à votre compagnon, les gamins qui vous expédient très proprement des boules grosses comme mon poing, les cochers qui vous dévorent et qui veulent absolument vous faire embarquer dans leurs voitures, les filous qui vous attaquent et vous volent le soir aux coins des rues... et ne vous fiez pas à la police ! Il n'y a pas plus de police à Québec que de conscience chez un député fédéral. Vous pouvez d'après cela vous faire une idée de la chose.

Il me semble que Québec en hiver doit ressembler à un chaos primitif.

Que dire de la température ?... Le ciel de Québec est aussi sujet aux revirements subits que certains de nos journalistes. Il se fait un jeu de passer du blanc au noir, ou du noir au blanc, comme vous voudrez.....

Mais voici que j'entends sonner l'heure, l'heure qui doit me voir hissé dans ce satané train de chars. J'aurais encore nombre de choses intéressantes à vous raconter touchant Québec, mais le chemin de fer du Nord n'attend pas même les personnages de mon importance, et bon gré mal gré, il faut me soumettre à la loi commune. Souhaitez-moi un heureux voyage, et... Adieu !

POLICHINELLE.

Février 1886.

Nous avons reçu plusieurs bonnes paroles relatives à Polichinelle.

Nos remerciements à M. A. Denis, de St-Hyacinthe pour la facilité qu'il nous a donnée lorsque nous avons voulu nous procurer certaines gravures : le marquis de Salisbury, etc.

On nous demande (un député) la suite des articles de Sylvio sur la colonisation.

Un villageois demandait le chemin de Newgate (prison de Londres). Un plaisant qui l'entendit s'offrit à le lui montrer. « Traversez le ruisseau, lui dit-il, entrez chez le bijoutier en face, prenez deux gobelets d'argent, décampez avec, et dans deux minutes vous serez à Newgate. »

— *Joyeux Passe-Temps.*



LE MARQUIS DE SALISBURY

(Homme d'Etat anglais, ex-premier ministre de la Grande Bretagne.)

Le marquis de Salisbury est un conservateur. Il est aujourd'hui à la tête du parti tory. Gladstone, premier ministre depuis le commencement de février, va trouver dans son prédécesseur un adversaire redoutable.

Le marquis de Salisbury naquit en 1821. Il fut successivement député, secrétaire d'Etat pour les Indes, membre de la célèbre conférence de Berlin en 1878, ministre des affaires étrangères en 1880 et finalement, en 1885, premier ministre.

Lord Beaconsfield a trouvé dans le marquis de Salisbury, lors de la conférence de Berlin en 1878, un aide puissant pour arriver à son but.

Le marquis de Salisbury est littérateur, mais c'est à la tribune surtout qu'il se distingue. Il prétend à l'heure qu'il est que M. Gladstone est à détruire inutilement le pouvoir des landlords. Il s'opposera à toute mesure qui tendrait à mettre l'Irlande sous une législation faite par un Parlement irlandais, ou en d'autres termes, il sera contre toute mesure qui tendra à doter l'Irlande du *Home-Rule*. Les Irlandais, espérons-le, triompheront définitivement.

Les enseignements de la Géologie ; quelques-uns de ses traits saillants.

(Voir l'Étudiant, de 1886, pages 4. 22)

NOTE DE LA RÉDACTION.—Ce travail de M. Chs Baillairgé, préparé pour la séance du 26 mai, 1886 (section IV de la Société Royale du Canada) peut être lu par les jeunes élèves comme par ceux des classes les plus élevées. C'est par des lectures de ce genre que le goût de la science se développe et porte finalement les plus heureux fruits.

(Suite et fin.)

Disons en terminant cette courte et imparfaite appréciation du travail du Rév. M. Laflamme que le seul chapitre des différences de climats sous une même latitude, dues à l'influence des courants océaniques, vaut à lui seul le prix de l'ouvrage tout entier. Sont-elles grandes ces influences, sont-elles immenses et peut-on ne pas comprendre que l'Angleterre, la France, et une partie de l'Europe aient un climat d'été, pendant que nous en avons un de glace, lorsque, de fait, le seul courant, sortant du golfe du Mexique par le détroit de Floride, va projeter sur le côté opposé de l'Atlantique, se dirigeant vers les mers polaires, autant de chaleur qu'en perçoit une surface d'un million et demi de milles carrés placée à l'équateur : somme de chaleur suffisante pour faire couler à cœur d'année un fleuve de plomb fondu des dimensions de celui du Mississipi ; et pour se rendre compte de l'action de cette eau plus chaude sur l'atmosphère, le vent qui souffle sur l'Europe, il suffit de considérer, comme chacun a eu occasion de le faire par une chaude journée d'été, l'effet refroidissant analogue d'un simple tombereau chargé de glace que vous rencontrez sur la voie publique, sur la brise torride qui en lèche en passant la surface avant de se diriger sur vous.

Lecteur, si vous aimez le roman, il n'y en a point de plus saisissant, de plus captivant que celui des péripéties de la croûte terrestre. Des surprises vous y sont ménagées à chaque instant. Chaque feuillet du livre « Géologie » est le reflet en miniature de ces autres feuilles, lames, strates, couches, superposées dont l'ensemble constitue le grand livre du monde, cet autre livre de Dieu, où comme dans la Bible, récit de Moïse, l'histoire de la création nous est tracée, mais en caractères indélébiles, en traits de feu, de pierre et de fer ; intaglios et reliefs de fossiles qui accusent l'existence, dans les âges

passés, d'être singuliers et fantastiques : mammifères énormes, étranges poissons, gigantesques reptiles ; oiseaux d'immense envergure : le ptérodactyle, sorte de chauve-souris monstre, capable d'inspirer la terreur, le plésiosaure, l'iguane, l'ichtyosaure, le megathérium, le mastodonte, dont on retrouve non-seulement les empreintes mais les ossements à l'état de préservation plus ou moins parfait. Vivaient aussi alors d'étranges et gigantesques plantes, mises en vigueur, nourries par les vastes quantités d'acide carbonique qui, dans les premiers âges du monde, se dégageaient des entrailles de la terre, aujourd'hui enfouies, écrasées, décomposées, réduites en charbon pour l'usage de l'homme. Depuis l'humble cozoon, premier signe de vie animale des contrées les plus anciennes du globe, et dont le Canada a été le découvreur, depuis les premiers indices, les plus élémentaires du règne végétal, Dieu, dans ses successives créations, a tout de plus en plus perfectionné pour enfin rendre la terre digne de l'homme qu'il a créé le dernier, le *nec plus ultra* de son œuvre.

Dieu, qui n'a rien créé inutilement, ne voudra pas la fin du monde avant que l'homme ait mis à profit tout ce que la terre contient dans son sein de substances utilisables. La chaleur est le principe vivifiant de la nature et qui sait si quand il n'y aura plus de bois sur la terre, plus de houille, de pétrole dans son sein, le Dieu créateur du génie de l'homme ne lui inspirera point l'idée de faire sur une grandiose échelle ce qu'il fait aujourd'hui en petit dans ses expériences de laboratoire : décomposer par l'électricité les mers, les océans en leurs gaz constituants : comburant, combustible, et qu'on ne craigne point l'anéantissement par ce procédé, de ce milieu sur lequel nos vaisseaux nous transportent : nous, nos denrées, nos effets à tous les points du globe ; au contraire, la remise ensemble de ces éléments constitutifs reproduira l'eau employée à les éliminer et en les reproduisant nous procurera la lumière, la chaleur quand les autres sources géologiques nous feront défaut à cet effet.

Achetez « Laflamme », lisez le, et le relisez ; je vous le dis en toute confiance ; vous vous sentirez grandir en le faisant ; Dieu grandira d'autant en votre estime et votre amour de Lui ; vous serez doublement convaincu qu'il existe et vous pourrez en convaincre les incrédules.

CHS BAILLAIRGÉ.

Québec 1885.

Petits conseils sur la lecture et sur les livres.

Résumé de ce qui a été dit précédemment.

Dans un premier chapitre, j'ai dit qu'on lisait trop et qu'on ne lisait pas assez. Lire trop, c'est parcourir un trop grand nombre de livres. Ne pas lire assez, c'est de lire de telle sorte qu'on n'en sait pas plus après qu'avant (voir *l'Etudiant*, tome 1er p. 141.)

Dans le chapitre deuxième, j'ai commencé à parler de la manière de bien lire.

L'article premier fait voir que la manière de lire dépend :

1o De la personne qui lit ; 2o du but que l'on se propose ; 3o du lieu dans lequel on se trouve ; 4o de l'ouvrage dont on fait lecture (voir *l'Etudiant*, tome 1er p. 162.)

Continuons.

ARTICLE DEUXIÈME.

Ce que c'est que bien lire.

Vous trouvez dans ce qui précède la réponse à cette question. Un jeune homme a bien lu tel volume, lorsqu'il a tiré profit de sa lecture et il a lu bien, plus ou moins, suivant qu'il a retiré plus ou moins de profit.

Mais, quand le jeune homme tire-t-il profit de sa lecture ?

Il en tire profit lorsqu'il *comprend* ce qu'il lit.

Quand le jeune homme comprend-il ce qu'il lit ?

Lorsqu'il peut répondre correctement aux questions suivantes :

Quel est le sujet traité par l'auteur ?

A quel point de vue ce sujet est-il traité ?

L'auteur traite-t-il son sujet d'une manière sérieuse ?

Distinguez-vous bien les diverses preuves apportées par l'auteur à l'appui de sa thèse ?

Avez-vous découvert certaines assertions peu conformes avec la vérité ? Faites connaître ces assertions ; il s'agit de savoir si vous accusez l'auteur à tort ou à raison.

Pouvez-vous à chaque chapitre me faire un tableau synoptique qui mette chaque chose à sa place, comme aurait fait l'auteur ?

Vous pouvez répondre correctement à ces questions et à d'autres du même genre, eh bien ! vous comprenez ce que vous lisez.

Ceci posé, il est facile de dire ce que c'est que bien lire.

Bien lire, c'est s'organiser de telle sorte que l'on comprend ce qu'on lit.

Cette organisation (dont l'ensemble constitue la manière de bien lire) demande la réalisation de certaines conditions : 1o avant la lecture ;

2o Pendant la lecture ;

3o Après la lecture.

La prochaine fois, nous ferons connaître ces précieuses conditions.

F. A. B.

LA BOURSE OU LA VIE.

Le trait précédent rappelle la réponse d'Odry. Il fut arrêté à Paris, rue Richelieu, en face de la Bibliothèque. « La bourse ou la vie ! » lui demanda le voleur. Sans se déconcerter, Odry lui répond : « La Bourse, la troisième rue à droite ; quant à l'avis, le meilleur que je puis vous donner, c'est de changer de métier. »

Joyeux Passe-Temps.

L'AUBERGE

DE

L'ANGE-GARDIEN

III

INFORMATIONS.

Madame Blidot appela sa sœur Elfy, qui lavait la lessive, lui raconta l'aventure qui venait d'arriver et la pria de venir l'aider à préparer, pour les enfants, le cabinet près de la chambre où elles couchaient toutes deux.

« C'est le bon Dieu qui nous envoie ces enfants, dit Elfy ; la seule chose qui manquait pour animer notre intérieur ! Sont-ils gentils ? ont-ils l'air de bons garçons, d'enfants bien élevés ?

MADAME BLIDOT.

S'ils sont gentils, bons garçons, bien élevés ? Je le crois bien ! Il n'y a qu'à les voir ! Jolis comme des Amours, polis comme des demoiselles, tranquilles comme des curés. Va, ils ne sont pas difficiles à élever ; pas comme ceux du père Penard, en face !

ELFY

Bon ! Où sont-ils, que je jette un coup d'œil dessus. On aime toujours mieux voir par ses yeux, tu sais bien. Sont-ils dans la salle ?

MADAME BLIDOT.

Non, je les ai envoyés au jardin. »

Elfy courut au jardin ; elle y trouva Jacques occupé à arracher les mauvaises herbes d'une planche de carottes : Paul ramassait soigneusement ces herbes et cherchait à en faire de petits fagots.

Au bruit que fit Elfy, les enfants tournèrent la tête et montrèrent leurs jolis visages

doux et riants. Jacques, voyant qu'Elfy les regardait sans mot dire, se releva et la regarda aussi d'un air inquiet.

JACQUES.

Ce n'est pas mal, n'est-ce pas, Madame, ce que nous faisons, Paul et moi ? Vous n'êtes pas fâchée contre nous ? Ce n'est pas la faute de Paul ; c'est moi qui lui ai dit de s'amuser à botteler l'herbe que j'arrache.

ELFY.

Pas de mal, pas de mal du tout, mon petit ; je ne suis pas fâchée ; bien au contraire, je suis très-contente que tu débarrasses le jardin des mauvaises herbes qui étouffent nos légumes.

PAUL.

C'est donc à vous ça ?

ELFY.

Oui, c'est à moi.

PAUL.

Non, moi crois pas ; c'est pas à vous ? c'est à la dame de la cuisine qui donne du bon fricot ; moi veux pas qu'on lui prenne son jardin ?

ELFY.

Ha, ha, ha ! est il drôle, ce petit ! Et comment m'empêcherai-tu de prendre les légumes du jardin ?

PAUL.

Moi prendrais un gros bâton, puis moi dirais à Jacques de m'aider à chasser vous, et voilà !

Elfy se précipita sur Paul, le saisit, l'enleva, l'embrassa trois ou quatre fois, et le remit à terre avant qu'il fût revenu de sa surprise et avant que Jacques eût eu le temps de faire un mouvement pour secourir son frère.

« Je suis la sœur de la dame au bon fricot, s'écria Elfy en riant, et je demeure avec elle : c'est pour cela que son jardin est aussi le mien.

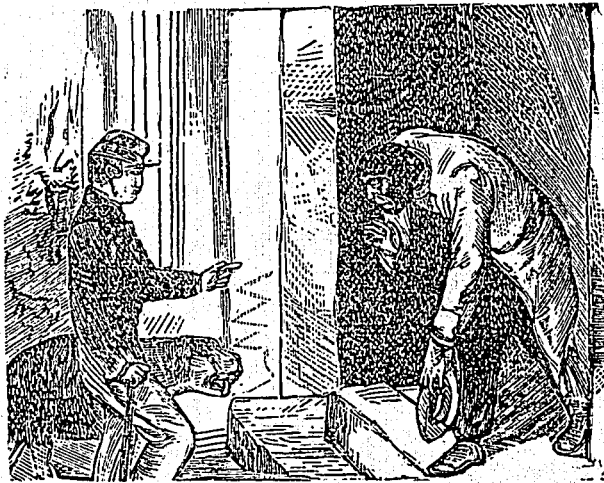
— Tant mieux ! s'écria Jacques. Vous avez l'air aussi bonne que la dame ; je vou-

drais que M. Moutier, qui est si bon, restât toujours ici.

ELFY.

Il ne peut pas rester ; mais il vous laissera chez nous, et nous vous soignerons bien, et nous vous aimerons bien si vous êtes sages et bons. »

Jacques ne répondit pas : il baissa la tête, devint très rouge, et deux larmes roulèrent le long de ses pauvres petites joues.



Je suis tout à votre service. (Page 46.)

ELFY.

Pourquoi pleures-tu, mon petit Jacques ? Est-ce que tu es fâché de rester avec ma sœur et avec moi ?

JACQUES.

Oh non ! au contraire ! Mais je suis fâché que M. Moutier s'en aille ; il a été si bon pour Paul et pour moi !

ELFY.

Il reviendra, sois tranquille ; et puis il ne va pas partir aujourd'hui : tu vas le voir tout à l'heure. »

Le petit Jacques essuya ses yeux du revers de sa main, reprit son air animé et son

travail interrompu par Elfy. Capitaine, qui faisait la visite de l'appartement, trouvant la porte du jardin ouverte, entra et s'approcha de Paul, assis au milieu de ses paquets d'herbes. Capitaine piétinait les herbes, les dérangeait ; Paul cherchait vainement à le repousser, le chien était plus fort que l'enfant.

« Jacques, Jacques, s'écria Paul, fais va-t'en le chien ! il écrase mes bottes de foin. »

Jacques accourut au secours de Paul, au moment où Capitaine, le poussant amicalement avec son museau, le faisait rouler par terre. Jacques entourait de ses bras le cou du chien et le tira en arrière de toutes ses forces : mais Capitaine ne recula pas.

« Je t'en prie, mon bon chien, va-t'en. Je

t'en prie, laisse mon pauvre Paul jouer tranquillement, tu vois bien que tu le déranges, que tu es plus fort que lui, qu'il ne peut pas t'empêcher... ni moi non plus, » ajouta-t-il découragé en cessant ses efforts pour faire partir le chien.

Capitaine se retourna vers Jacques, et, comme s'il eût compris ses paroles, il lui lécha les mains, donnant un coup de langue sur le visage de Paul, les regardant avec amitié et s'en alla lentement comme il était venu ; il retourna près de son maître.

Moutier était resté, après le départ de l'hôtesse, les coudes sur la table, la tête appuyée sur ses mains : il réfléchissait.

« Je crains, se disait-il, d'avoir été trop prompt, d'avoir trop légèrement donné ces enfants à la bonne hôtesse... Car enfin, elle a raison ! je ne la connais guère !... et même pas du tout... le curé m'en a dit du bien, c'est vrai ; mais un bon curé (car il a l'air d'un brave homme, d'un bon homme, d'un saint homme !), un bon curé, c'est toujours trop bon ; ça dit du bien de tout le monde ; ça croirait pécher en disant du mal...et pourtant... il parlait avec une chaleur, un air persuadé !... il savait que ces deux pauvres orphelins seraient à la merci de cette hôtesse, madame Bli...Blicot, Blindot...Je ne sais plus son nom... J'y suis ; Blidot !...C'est ça !... Blidot et sa sœur... Pardi, je veux en avoir le cœur net et m'assurer de ce qu'elle est. J'ai le temps d'ici au dîner, et je vais aller de maison en maison pour compléter mes observations sur madame Blidot. Ces pauvres petits, ils sont si gentils ! et Jacques est si bon ! Ce serait une méchante action que de les placer chez de mauvaises gens, faire leur malheur ! Non, non, je ne veux pas en avoir la conscience chargée. »

Et Moutier, laissant son petit sac de voyage sur la table, sortit après avoir appelé Capitaine. Il alla d'abord dans la maison à côté chez le boucher.

« Faites excuse, Monsieur, dit-il en entrant ; je viens pour une chose... pour une

affaire... c'est-à-dire pas une affaire... mais pour quelque chose comme une affaire... qui n'en est pas une pour vous... ni pour moi non plus, à vrai dire... »

Le boucher regardait Moutier d'un air étonné, moitié souriant, moitié inquiet.

« Quoi donc ? qu'est-ce donc ? dit-il enfin.

MOUTIER.

Voilà ! C'est que je voudrais avoir votre avis sur madame Blidot, aubergiste ici à côté.

LE BOUCHER.

Pourquoi ? Avis sur quoi ?

MOUTIER.

Mais sur tout. J'ai besoin de savoir quelle femme c'est. Si on peut lui confier des enfants à garder. Si c'est une brave femme, une bonne femme, une femme à rendre des enfants heureux ?

LE BOUCHER.

Quant à ça, mon bon monsieur, il n'y a pas de meilleure femme au monde ; toujours de bonne humeur, toujours riant, polie, aimable, douce, travailleuse, charitable ; tout le monde l'aime par ici : chacun en pense du bien ; elle ne manque pas à un office, elle rend service à tous ceux qui en demandent. Elle et sa sœur, ce sont les perles du pays. Demandez à M. le curé ; il vous en dira long sur elles ; et tout bon, car il les connaît depuis leur naissance et il n'a jamais eu un reproche à leur faire.

MOUTIER.

Ça suffit. Grand merci, Monsieur, pardon de l'indiscrétion.

LE BOUCHER.

Pas d'indiscrétion. C'est un plaisir pour moi que de rendre un bon témoignage à madame Blidot. »

Moutier salua, sortit, et alla à deux por-

tes plus loin chez le boulanger.

« Ce n'est pas du pain qu'il me faut, Monsieur, dit-il au boulanger qui lui offrait un pain de deux livres ; c'est un renseignement que je viens chercher. Votre idée sur madame Blidot, aubergiste ici près, pour lui confier des enfants à élever ? »

LE BOULANGER.

Confiez-lui tout ce que vous voudrez, brave militaire (car je vois à votre habit que vous êtes militaire) ; vos enfants ne sauraient être en de meilleures mains ; c'est une bonne femme, une brave femme, et sa sœur la vaut bien ; il n'y a pas de meilleures créatures à dix lieues à la ronde.

MOUTIER.

Merci mille fois ; c'est tout ce que je voulais savoir. Bien le bonjour. »

Et Moutier, satisfait des renseignements qu'on lui avait donnés, allait retourner chez madame Blidot, quand l'idée lui vint d'entrer encore chez l'aubergiste qui tenait la belle auberge à l'entrée du village.

« Encore celui-là, pensa-t-il : ce sera le dernier ; et si cet homme ne m'en dit pas de mal, je pourrai être tranquille, car il me semble méchant et son témoignage ne pourra pas me laisser de doute sur le bonheur de mes mioches. »

L'aubergiste était à sa porte ; il vit venir Moutier et le reconnut au premier coup d'œil. D'abord, il fronça ses gros sourcils ; puis, le voyant approcher, il pensait qu'il revenait lui demander à dîner et il prit son air le plus gracieux.

« Entrez, Monsieur ; donnez-vous la peine d'entrer ; je suis tout à votre service. »

Moutier toucha son képi, entra et eut quelque peine à calmer Capitaine, qui tournait autour de l'aubergiste en le flairant, en grognant, et en laissant voir des dents aiguës prêtes à mordre et à déchirer.

« Ah ! ah ! se dit Moutier, Capitaine n'y met pas beaucoup de douceur ni de politesse : il y a quelque chose là-dessous ; l'homme est mauvais, mon chien à du flair. »

L'aubergiste, inquiet de l'attitude de

Capitaine, tournait, changeait de place, et lui lançait des regards furieux, auxquels Capitaine répondait par un redoublement de grognements.

Moutier parvint pourtant à le faire taire et à le faire coucher près d'une chaise ; il fixa sur l'aubergiste des yeux perçants et lui demanda sans autre préambule s'il connaissait madame Blidot.

« Pour ça non, répondit l'aubergiste d'un air daigneux ; je ne fais pas société avec des gens de cette espèce.

— Elle est donc de la mauvaise espèce ?

— Une femme de rien ; elle et sa sœur sont des pies-grièches dont on ne peut pas obtenir une parole ; des sottises qui se croient au-dessus de tous, qui ne vont jamais à la danse ni aux fêtes des environs ; des orgueilleuses qui restent chez elles ou qui vont se promener sur la route avec des airs de princesse. Il semblerait qu'on n'est pas digne de les aborder, elles créveraient plutôt que de vous adresser une bonne parole ou un sourire. Des péronnelles qui gâtent le métier, qui vendent cinq sous ce que je donne pour dix ou quinze. Aussi, en a-t-on pour son argent ; mauvais coucher, mauvais cidre, mauvaise nourriture. Je vous ai bien vu entrer ; vous n'y êtes pas resté : vous avez bien fait ; chez moi, vous trouverez de la différence. Je vais vous servir un dîner soigné : vous n'en trouverez nulle part un pareil. »

Il se retourna comme pour chercher quelqu'un et appela d'une voix tonnante :

(A suivre.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Force nous est de le remettre à la prochaine fois bien qu'il soit très chargé.

Nous apprenons à la dernière heure la mort du R. P. Tabaret Supérieur de l'université catholique d'Ottawa. — Au prochain numéro. — R. I. P.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

GYMNASTIQUE INTELLECTUELLE

MOUTS-HITO

(Mikado du Japon.)

Il naquit le 23 septembre 1852 ; et fut proclamé empereur en 1867. Il a épousé la princesse Harou-Ko.

Au mois de janvier, 1868, le Mikado supprima le pouvoir des princes de l'empire, qui s'étaient partagés entre eux l'autorité politique. Par ce coup d'état, Mouts Hito redevenait à la fois roi et pontife.

En 1873, il chargea M. Boissonnade, professeur à l'école de droit de Paris, de reviser le code du pays : ce qui fit faire à cet empire un grand pas dans la voie de la civilisation.

En 1875, il a conclu avec la Russie un traité qui a réuni au Japon les îles Kouriles.

En 1876, le Mikado abolit l'horrible torture qui était en usage au Japon avant cette époque.

En 1878, à l'exposition de Paris, les produits japonais obtinrent le plus grand et le plus légitime succès.

Le 12 septembre 1885, Mouts-Hito recevait en audience Mgr d'Arsinoë, porteur d'une lettre de S. S. Léon XIII. Dans cette lettre, le Pape témoignait à l'empereur du Japon, le désir qu'il avait de se mettre en relation avec son gouvernement florissant et équitable et formait des vœux pour que tous les progrès inaugurés par son règne, continuassent et se développassent de plus en plus à la gloire de Sa Majesté et pour le bonheur de son peuple.

Le Mikado se montra très flatté de cette lettre et très honoré de cette démarche bienveillante du Souverain Pontife et chargea Sa Grandeur Mgr d'Arsinoë d'offrir au Pape l'expression de ses remerciements, et promit d'accorder à ses sujets chrétiens une protection égale à celle dont il favorise les autres.

Puissions-nous voir de nouveau ces îles lointaines, arrosées des sueurs de St François-Xavier, être ombragées par la croix ! Puissions-nous voir la nation japonaise, revêtue de la robe blanche des catéchumènes, se frapper la poitrine et venir se prosterner aux pieds de l'Eglise, et pour faire amende honorable de ses longues cruautés envers les chrétiens et chercher à expier par son repentir ses siècles de massacre. Quelle sainte allégresse, l'Eglise ne ressentirait-elle pas à la vue de cette manifestation ? Comme le père de famille, elle tendrait les bras à l'enfant prodigue qui se prosterne à ses genoux, elle le serrerait sur son cœur en lui donnant le baiser maternel.

BÉLISAIRE.

Janvier 1886.

La balance qui vous aura servi à peser les autres, servira à vous peser vous-même.

S. MATHIEU VII, 2.

Réponses aux difficultés proposées dans l'Etudiant de 1886 p. 8.

1. Mots carrés.

Lecteurs, chaque matin la chose d'où l'on sort ;
Un signe avant-coureur, un présage de mort ;
Dans cet avant dernier, un général français ;
Un ministre éminent du parlement anglais.

W.

R. D R A P
R A L E
A L B E
P E E L

2 Charade

Mon premier, bas pour l'homme, élève bien l'oiseau ;
Mon second ne va pas pour les vieilles commères ;
Mon tout a profané le bien, le vrai, le beau ;
Voulant détruire Dieu par de bien folles guerres.

A. L.

R. Voltaire.

3. Logographe.

Sur mes huit pieds, je suis à la vapeur
Ce que sur six je suis au voyageur.

E. V.

R. Cheminée, chemin.

4 Calembour

Qu'est-ce qui fait le plus de tort aux marchands de tabac ?

E. V.

R. C'est la descente d'Enée aux enfers (des nez.)

5. Question d'histoire.

Quels sont les écrivains qui, par leurs écrits impies, ont préparé ou favorisé la révolution française ?

R.
Argens (le marquis d') Locke
Bayle Lalande
Bolingbroke. La Mettrie (de.)
Boulainvilliers Léli.
Boulangier. Mably (l'abbé.)
Collins (de) Maréchal.
Condillac. Montesquieu.
Condorcet. Naigeon.
D'Alembert. Raynal.
Grimm (Baron de). Rousseau (J.-J.)
Deville de Salles. Saint-Evremond.
D'Holbach. Sidney.
Diderot. Spinoza.
Dupuis Tindal.
Fréret. Toland.
Helvétius. Volney.
Hobbes. Voltaire.
Hume.

R. P. BOONE, S. J.

On ne fait son bonheur qu'en s'occupant de celui des autres.

BERNARDIN DE ST-PIERRE.

Si l'on coupait la langue pour calomnie, il y aurait beaucoup de muets.

HENRI IV.

COLLÈGE DE LÉVIS.

Le cher Frère Herménégilde au Collège de Lévis.

FETE DU SUPERIEUR.

Le 29 janvier dernier, les élèves du collège de Lévis célébraient la fête de leur bien-aimé Supérieur, le Rvd M. Fortier.

Une soirée dramatique et musicale réunissait dans la salle des élèves un nombreux auditoire.

Au premier rang, on voyait plusieurs membres du clergé et d'anciens élèves.

La soirée s'ouvrit par un morceau intitulé *Golden Harp arc wailing*, et exécuté par la fanfare du collège. Cette exécution fait honneur à M. McKernan. Vint ensuite une adresse à M. le Supérieur, lue par M. Villeneuve, doyen des élèves. M. le Supérieur répondit en termes émus. Il rappela les différentes améliorations faites par ses prédécesseurs et eut d'heureuses paroles lorsqu'il parla du fondateur du collège, feu Mgr Deziel, et du Supérieur qui l'avait précédé, feu le Rvd M. Sauvageau. Il remercia les élèves pour leurs bons souhaits et reprit son siège au milieu des applaudissements de toute l'assemblée.

La société Palestrina, sous la direction du Révd M. Charland, fit entendre l'un des plus beaux morceaux de son répertoire.

M. le président de la société St-Joseph fit le discours annuel. M. le secrétaire rendit compte des travaux des MM. du cours commercial. Puis l'on procéda à la collation des insignes académiques.

Après l'éloquence, la musique. Encore une fois la fanfare fit entendre une fantaisie intitulée *In memoriam*. Ce morceau fut très goûté de l'auditoire, bon juge en fait de musique.

Il y eut ensuite lecture de devoirs et récitations, nous ne nommons personne, car pour être juste, il faudrait nommer tous ceux qui y ont pris part. On eut enfin le morceau de résistance, c'était le vaudeville en deux actes, intitulé *Le fils adoptif*. Je regrette de ne pouvoir vous donner une idée de cette charmante pièce, mais l'exiguïté de mon cadre m'en empêche.

La conduite héroïque de Jules souleva des salves d'applaudissements, tandis que la *poltronnerie* de Bonaventure désopila la rate des spectateurs. Les acteurs, règle générale, se sont distingués.

Dans les entr'actes : un duo de Concone, *Les voix qui consolent*, chanté par MM. Raymond et Kérouac ; *The Queen of Love*, schotisch de Smith par la fanfare.

Parlez-moi d'une séance ainsi organisée.

NORIN.

Lévis, 6 février 1886.

Vouloir des amis sans défauts, c'est ne vouloir aimer personne.

DE SACY.

Au commencement de février, il y a eu grande fête au collège de Lévis, à l'occasion de la visite du cher Frère Herménégilde, premier directeur de la maison. Les anciens élèves se sont rassemblés. Le matin, messe du second ton avec accompagnement de l'orchestre du collège. Les musiciens se sont bien acquittés de leur devoir; M. Charland a prononcé le sermon, et il a fait allusion au cher Frère Herménégilde, qui a consacré toute sa vie à l'instruction de la jeunesse. M. Fraser, ancien élève du Frère, officiait, accompagné de MM. Lecours et Pampalin, tous trois enfants de Lévis. Après la messe, profitant de la permission du collège qui avait mis à leur disposition une salle bien décorée, les anciens élèves ont donné un magnifique dîner à leur bien-aimé directeur d'autrefois. Au dîner, on remarquait parmi les anciens élèves les Révérends MM. Fraser et Beaulieu, M. M. Beaulieu, maire de Lévis, Demers, Desjardins, Dussault, Bédard et Legendre. Les orateurs ont été : le cher Frère Herménégilde, M. le Supérieur du collège, MM. Gauvreau, curé de Lévis, Beaulieu, Desjardins et Roy, M. Legendre a récité une magnifique pièce de poésie *Un élève après 30 ans*, où il exprima tous les sentiments de reconnaissance des anciens élèves à leur directeur. En un mot, magnifiques agapes. A trois heures les convives se séparèrent à regret après avoir chaleureusement pressé la main de celui qu'il regardent comme un véritable père.

VEGA.

Lévis, 10 février 1886

Propagateur de la dévotion à Ste-Philomène, au Canada.

St^e Philomène est une des saintes les plus aimables et les plus puissantes. Son culte est très répandu en France et en Italie ; St^e Philomène était la sainte de confiance du digne curé d'Ars.

M. l'abbé A. C. H. Paquet, curé de St^e-Pétronille, ile d'Orléans, devait avoir l'honneur de propager au Canada le culte de cette puissante protectrice. En 1871, il faisait un pèlerinage au tombeau même de St^e Philomène à Mugnano et recevait une relique insigne de cette sainte.

St^e Philomène fut depuis très honorée dans la paroisse de St^e-Pétronille et de nombreuses faveurs obtenues ont fait voir

que le ciel a ce culte pour agréable.

Afin de répandre de plus en plus cette dévotion, M. l'abbé Paquet publie depuis 1880 *Le propagateur de la dévotion à Ste Philomène*. 7 fascicules ont paru, on se procure les six premiers moyennent 5 cts chacun ; le 7^{me}, qui a 72 pages, se vend 10 centins.

Ces opuscules sont écrits avec soin, riches d'édification et très propres à faire aimer St^e Philomène. Nous les recommandons, on peut se les procurer même à Montréal : couvent de la Congrégation, rue St-Jean-Baptiste.

TEN LITTLE FRIENDS.

Ten true friends you have,
Who, five in a row,
Upon each side of you,
Go where you go.

Suppose you are sleepy,
They help you to bed ;
Suppose you are hungry,
They see that you're fed.

They wake up your dolly
And put on her clothes.
And trundle her carriage
Wherever she goes.

They buckle your skate straps,
And haul out your sled ;
Are in summer quite white
And in winter quite red.

And these tiny fellows,
They serve you with ease ;
And they ask nothing from you,
But work hard to please.

Now, with ten willing servants
So trusty and true,
Pray, who would be lazy
Or idle— would you ?

Would you find out the name
Of this kind little band ?
Then count up the fingers
On each little hand.

The Vesper Chimes.

LITTÉRATURE.

M. l'abbé V. Charland, professeur de littérature au collège de Lévis, nous permettra de citer quelques parties du joli travail qu'il vient de publier dans les *Nouvelles Soirées Canadiennes*. (1) M. Charland a gagné du coup ses épaulettes dans ses *Questions d'Histoire Littéraire* publiées en 1884. Les jeunes lecteurs de l'*Élu-diant* goûteront, nous en sommes certain, le nouveau travail de M. l'abbé Charland. Sa préface commence par une citation de Sainte-Beuve qui est d'une importance capitale pour juger non-seulement les littérateurs, mais encore les philosophes et les politiciens.

GLANURES

ou détails biographiques sur les hommes de Lettres.

MANIÈRE DE PRÉFACE

« On ne saurait, dit Sainte-Beuve, s'y prendre de trop de façons et par trop de bouts pour connaître un homme, c'est-à-dire outre chose qu'un pur esprit. Tant qu'on ne s'est pas adressé sur un auteur un certain nombre de questions, et qu'on n'y a pas répondu, ne fût-ce que pour soi seul et tout bas, on n'est pas sûr de le tenir tout entier, quand même ces questions sembleraient les plus étrangères à la nature de ses écrits : Que pensait-il en religion ? Comment était-il affecté du spectacle de la nature ? Comment se comportait-il ? sur l'article de l'argent ? Était-il riche, était-il pauvre ? Quel était son régime, quelle était sa manière journalière de vivre, etc. ? Enfin, quel était son vice ou son faible ? Tout homme en a un. Aucune des réponses à ces questions n'est indifférente pour juger l'auteur d'un livre et le livre lui-même, si ce livre n'est pas un traité de géométrie pure, si c'est surtout un ouvrage littéraire, c'est-à-dire où il entre de tout. »

Voué par devoir, comme nous l'étions, à l'enseignement des lettres et de l'histoire littéraire, nous nous sommes donc, nous aussi, posé des questions sur les écrivains, et nous avons tâché d'en trouver les réponses.

Comment tel homme de lettres était-il fait d'extérieur ? Quels étaient ses qualités et ses défauts ? Était-il gai ou triste ? N'y avait-il

(1) Les *Nouvelles Soirées Canadiennes* sont publiées à Ottawa sous la direction de M. Louis Taché. \$2.00 par an.

pas quelques contrastes entre ses paroles et sa conduite, et vice versa ? Avait-il de la vanité, n'en avait-il pas ? Comment a-t-il vécu, comment est-il mort ? Quand a-t-il commencé à écrire ? A-t-il beaucoup étudié, travaillé, dans sa jeunesse par exemple, ou plus tard, dans la suite de la vie ? Écrivait-il facilement, ou au contraire se donnait-il beaucoup de mal pour l'amour de la forme ? A quoi s'amusait-il ? A-t-il eu de la vogue, a-t-il été critiqué et persécuté ? Était-il riche ou pauvre ? N'a-t-il usé d'aucune supercherie pour obtenir le succès ? A-t-il plagié peu ou non ? Le nom qu'il mettait à ses œuvres était-il son vrai nom ?

Voilà nos questions à nous, et si vous le voulez bien, nous allons commencer d'y répondre, sans autre préambule.

I

DÉMOSTHÈNES. — Maigre et sec. Epaules mal assurées. Physionomie austère et chagrine. Se gratte toujours la tête avec impatience.

CICÉRON. — Gros et gras. Haut en couleur. Pas de barbe. L'arrache-poil n'y fait grâce.

VIRGILE. — Fort et de haute stature. Teint brun. Extérieur sans gêne. Santé variable.

HORACE. — Petit de taille, et extraordinairement obèse. C'est ainsi qu'il se dépeint lui-même dans les *Satires* et qu'Auguste le représente dans cette lettre rapportée par Suétone : « Dionysius m'a apporté votre petit livre ; si petit qu'il soit, il me fournit contre vous matière à accusation. Vous me paraissez craindre que vos livres ne soient plus grands que vous. Mais si la taille vous manque, il n'en est pas de même de la rotondité : vous pourriez écrire sur un boisseau. L'ample rondeur de votre livre ressemble à celle de votre gros petit corps — (*ventriculi.*) »

POPE. — Taille très chétive, presque bossu. Il s'appelle lui-même « la plus petite chose qu'il y ait en Angleterre. »

VOLTAIRE. — Imaginez un vieillard, étique, rachitique, faisant ce qu'on appelle vulgairement une grimace.

DIDEROT. — La tête haute et un peu chauve, le front vaste, les tempes découvertes, l'œil en feu, le cou nu, et comme Diderot l'a dit lui-même, *débraillé, le dos bon et rond*, les bras tendus vers l'avenir : voilà ce qui le mettait en beau devant ses compères.

GIBBON. — Prodigieuse laideur.

BYRON. — Prodigieuse beauté, beauté absolue dans les limites d'une beauté créée. Laissons parler le poète Moore : « La beauté de lord Byron était du premier ordre, réunissant la régularité des formes avec l'expression la plus variée et la plus intéressante. Ses yeux étaient susceptibles de toutes les expressions les plus extrêmes, depuis la gaieté la plus enjouée jusqu'à la tristesse la plus profonde, depuis la bienveillance la plus radieuse jusqu'au mépris et à la colère la plus concentrée..... Mais c'était surtout dans la bouche et le menton que résidait le grand charme, ainsi que la plus puissante expression de sa physionomie. L'extrême beauté de ses lèvres n'a jamais pu être saisie ni par le pinceau, ni par le ciseau des artistes. Dans leur mobilité, elles représentaient toutes les émotions, soit que la colère les fit pâlir, que le dédain les resserrât, que le triomphe les fit sourire, ou que la tendresse les élevât en un arc gracieux. Sa tête était remarquablement petite ; son front, plus haut que large, paraissait d'autant plus haut qu'il rasait ses cheveux vers les tempes, laissant se jouer sur le sommet de la tête une profusion de boucles naturelles brillantes, soyeuses, du plus beau châtain foncé. Les dents étaient d'une parfaite régularité et d'une grande blancheur. La peau avait cette couleur mate particulière aux personnes pensives. La taille était moyenne, mais elle paraissait élevée, tant les membres étaient bien proportionnés. Les mains étaient absolument blanches et de la forme délicate qui indique (selon ses propres idées) la naissance aristocratique. »

Il n'y a qu'une ombre à jeter sur ce radieux tableau. Byron était boiteux de naissance, et il est permis de le croire, cette infirmité, qui fut le tourment de son adolescence, a été pour beaucoup, non-seulement dans les inspirations de son génie, mais encore dans ses violentes ruptures avec tout ce qui n'était pas sa passion. Byron se considéra toujours comme une exception, mot dangereux qui transporté du monde physique dans le monde moral, amène à enfreindre les lois sociales, sous prétexte qu'on offre en sa personne une infraction aux lois de la nature.

(A continuer.)

Les timbres-poste et la timbromanie

Ne riez pas ! la timbromanie n'est pas seulement l'apanage du jeune étudiant qui cache dans son pupitre son album ou son simple cahier de collectionneur. Née il y a trente à trente-trois ans pour apprendre aux enfants un tantinet d'histoire et de géographie, elle a bientôt passionné et passionné encore de très grands personnages.

Moins heureuse que bien des peuples, la poste, mère de la timbromanie a son histoire, elle aussi ; — une histoire qui commence tout bonnement au déluge, avec la colombe de l'arche, et finit à la maison Cochery et Co en France, en passant par les courriers turcs du XVe siècle auxquels on enlevait la rate pour les rendre plus agiles, — citons encore les maîtres de poste créés par Louis XI, les boîtes à lettres parisiennes dont parlait le gazetier rimeur *Loret* 1627 et les billets partant « port payé » dont on entourait les lettres sous Louis XIV, billets dont M. Feuillet de Conches est peut-être le seul à posséder un échantillon. J'oublie à dessein les pigeons du siège de Paris.

Toute une histoire, comme vous le voyez.

Mais comme elle serait trop longue à vous conter, vous me permettrez de n'en prendre que la partie qui touche aux timbres-poste et de m'en tenir à l'actualité.

1. De l'invention du timbre-poste.

UN TIMBROMANE.

(*A suivre.*)

N. B. — J'ai des cartes dont chacune renferme un bon nombre de timbres. Les collectionneurs qui voudraient en prendre connaissance peuvent m'en donner avis. Chaque timbre porte un No. Le prix est indiqué.

Celui qui désire acheter de ces timbres désigne le No et la quantité de chaque No. Il y a des timbres de 1 centin, de 2 cts. 3, 4, 5, 10, 15, 25 cts suivant la rareté. Adressez : F. A. BAILLAINGÉ, Ptre, Bureau de l'*Étudiant*, Joliette, P. Q. Canada.

La Cathédrale de Montréal et les habitants du comté de Joliette.

Fidèles aux traditions, prompts à marcher sur les traces des Joliette, des Scallon, des Asselin, etc., etc. ; les habitants du comté de Joliette

veulent que leur générosité parle haut dans la Cathédrale de Montréal ; ils veulent que la pierre de leur carrière soit assise au pinacle, qu'elle forme l'un des quatre petits dômes. La génération qui pousse pourra donc dire avec fierté : *voilà le dôme des habitants du comté de Joliette*, voilà le monument de la générosité de nos pères. M. Chs Leprohon a déjà promis pour 75 piastres de pierre. Le coût total d'un petit dôme est d'à peu près \$1100.00.

Honneur aux habitants du comté de Joliette.
F. A. B.

MAISONS D'ÉDUCATION.

SÉMINAIRE DE NICOLET

M. Rousseau a terminé la décoration de la chapelle. — Il a réussi — cette chapelle présente un aspect à la fois original et pittoresque.

COLLÈGE BOURGET, (Rigaud.)

Séance dramatique et musicale sous la direction du R. P. Foucher. C. S. V.

Le Sonneur de St-Paul (drame en quatre actes avec prologue), *Un vilain Monsieur!* (comédie en 1 acte). 1er entr'acte *Victoire* (chant), 2me *La feuille* (chant). 3me *Review quickstep* (fanfare du Collège). Le tableau de la fin a fortement impressionné l'auditoire. Buste de Mgr Bourget. Un enfant à sa droite tenant un drapeau, un autre à gauche présentait une couronne.

PETIT SEMINAIRE DE RIMOUSKI

M. Potvin, Ptre, mort à Bucklan, lègue sa bibliothèque au Séminaire.

SÉMINAIRE DE STE-THÉRÈSE.

Bulletin de la société Ducharme

1ère séance. — « Frontenac doit-il capituler et livrer Québec à Phipps ? » — Oui : E. Auclair et N. Joubert. Non : D. Sigouin et B. Benoit.

2e. — « Le comte Eudes doit-il rendre Paris aux Normands après la désertion de Charles le Gros ? » — Oui : J. Boisseau et J. Brazeau. Non : O. Goyette et A. Marchand.

3e. — « Charles le Simple a-t-il fait son devoir en recevant les Normands sur son territoire ? » — Oui : A. Lessard et G. de Martigny. Non : H. Schetagne et B. Wilson.

4e. — « Faut-il demander au Pape la déposition de Henri IV d'Allemagne ? » (Discussion supposée entre les seigneurs Allemands) — Oui : E. Gravel et H. Joannel. Non : C. Poissant et A. Beaudin.

5e. — « Après la bataille de Chiozza, les Vénitiens doivent-ils émigrer dans l'île de Crète

pour continuer la lutte » — W. Proulx et J. Ouimet. Non : O. Paiement et J. Therrien.

6e. — « Faut-il reconnaître Harold comme le roi légitime d'Angleterre ? » — Oui : P. Roch et P. Fillion. Non : H. Legault et E. Daunais.

7e. — « Faut-il envoyer des troupes au Canada pour reprendre Québec dont les Kerk se sont emparés ? » — Oui : A. Préfontaine et G. Germain. Non : D. Neveu et A. Desjardins.

Les Annales Térésienues.

COLLÈGE JOLIETTE

Le 6 février courant, le R. P. Supérieur a trouvé moyen, sans aucune construction, dans l'espace de 36 heures, d'ajouter au collège une aile à deux étages ayant 60 pieds de long sur 50 de large. A la prochaine fois les explications.

L'entrée des élèves est à l'heure qu'il est de 295.

Les élèves du cours commercial subissent un examen public sur les matières relatives au commerce. Présents : MM. Guilbeault, M. P. J. N. A. McConville, M. P. P., les marchands de Joliette et le personnel de la maison. Succès bien satisfaisant.

M. Jean-Baptiste Chapdelaine, bourgeois de Joliette, donne à la chapelle du Sacré-Cœur une verrière de \$250.00. Du même coup donc, il honore et le Sacré-Cœur, et son saint patron. Honneur au généreux bienfaiteur. Exemple à suivre.

NOUVELLES DIVERSES

EUROPE

Défaite du Cabinet Salisbury. M. Gladstone devient premier ministre. Il entend s'occuper pour l'Irlande de la question de l'ordre social, de la question de la propriété et finalement de la question relative au parlement local irlandais (Home Rule).

Insurrection populaire à Londres.

Bismark travaille à chasser les Polonais de l'Allemagne.

Traité de commerce entre l'Allemagne et le Maroc.

Traité de paix entre la France et Madagascar.

Nouveaux académiciens : Ed. Hervé, publiciste ; Léon Say, économiste ; Leconte de Lisle, poète.

Les Serbes et les Bulgares se tiennent toujours sur le qui vive.

La Grèce, qui craint peut-être un peu les Puissances, montre un peu moins les dents à la Turquie.

AMÉRIQUE

A Lima. En avril prochain, 300^{me} anniversaire de la naissance de Ste-Rose de Lima. On s'y prépare.

Portland, Maine. U. S. 23 prêtres et 3 médecins adressent une pétition au conseil de ville afin qu'il casse les licences de tous les patinoirs, parce que ces patinoirs sont des foyers d'immoralité et qu'ils exercent une très mauvaise influence sur la jeunesse.

ASIE

Le Fils du ciel prie Léon XIII d'accréditer un nonce dans l'empire de Chine. C'est un fait reconnu que l'empereur de Chine, depuis plusieurs années, agit d'après les inspirations de Bismark.

CANADA

Etude du droit. — 19 étudiants se présentent à Québec, 12 échouent.

Mort de Joseph Doutre, avocat. Triste mort.

L'institution de N.-D. de Montfort a été érigée en école de réforme. Magistrats compétents, envoyez-y les petits canadiens incorrigibles.

La dette publique du Canada est de \$264,808,520.

Conversion du fameux Poundmaker et de 28 de ses compagnons (Nord-Ouest.)

Le second volume du dictionnaire de M. Tanguay, sous presse.

30 mai prochain, 7^{me} Concile provincial de Québec.

Décédés : MM. Thibaut, curé de Longueuil, St-Aubin, curé de la Pointe-Claire.

Chambre des Communes, ouvertes à Ottawa, le 25 février.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE FÉVRIER 1886

DE BROGLIE : Des Progrès de l'apologétique, leur nécessité, leurs conditions.

CH. CHARAUX : De la Pensée, notes et réflexions.

DOMET DE VORGES : Théorie de la connaissance, d'après saint Thomas d'Aquin.

A.-F. : Note sur les sons et les couleurs.

ANALYSES ET CRITIQUES

Cours de Philosophie, complètement adapté au programme de 1885, par P. BOUAT, CH. MAURRAS. Le Darwinisme, Leçons professées à l'école d'Anthropologie par MATHIAS DUVAL, M. HÉBERT.

REVUE DES REVUES

La Doctrine de l'évolution comme système métaphysique (*Revue philosophique*). L'image consécutive et le souvenir visuel (*Revue scientifique*).

On s'abonne à Paris, 14, rue Mayet, 22 francs (\$4.40) par an.

La glissoire, jolie marche publiée par MM. Lavigne et Lajoie. 35 centins. 1657, rue N.-D. Montréal.

Au prochain No la réponse aux questions, l'organisation municipale, la philosophie, etc.

ERRATA. — *Chantez petits oiseaux* (Voir l'Étudiant p. 20). Stance 6^{me}, lisez *consolent, rajeunissent* ; 14^{me}, lisez et l'ardoise *importune*; les *ré citations* et non *mes* *ré citations* ; 18^{me}, lisez *javaient des notes roses* ; 25^{me}, (3^{me} vers) lisez : *ce que je trouve* ; 27^{me}, lisez *temps de joyeux vertiges*.

Dans l'article de Polichinelle, p. 38, lisez *voyez-vous* et non *voysz-vous*.

LE STERÉOMETRICON

GÉOMÉTRIE DANS L'ESPACE

STÉRÉOMÉTRIE ET STÉRÉOTOMIE ETUDE DES SOLIDES :

Leurs bases, leurs faces latérales, leurs coupes ou sections coniques et autres, offrent toutes les figures planes, et à simple et double courbure: cylindriques, coniques, sphériques, prismatoidales, conoïdales, sphéroïdales, etc., etc. que l'on puisse concevoir.

Développement de ces surfaces ; leur toisé, toisé des volumes.

Les modèles en relief entre les mains de l'élève, l'intéressent, lui rendent l'étude des corps plus facile, plus attrayante, plus expéditive, plus pratique.

Les solides du tableau représentent toutes les formes élémentaires que l'on puisse rencontrer dans la nature, dans les arts et métiers, dans le génie, l'architecture, les constructions de toutes sortes.

Les diverses FORMES, à la lumière du jour, d'une bougie ou autre, permettent l'étude de leurs ombres ; de celles qu'elles projettent sur le fond du tableau, ou sur toute autre surface plane horizontale, verticale, oblique ; de celles qu'elles peuvent dessiner, projeter sur d'autres surfaces à simple ou à double courbure.

Le rapprochement, la juxtaposition, superposition variés des modèles, fournit l'idée de la nature de leurs lignes d'intersection, de pénétration, comme des mille et une formes complexes dont les solides élémentaires sont les décomposés.

Seul système qui permette d'enseigner le toisé, dans les écoles les plus élémentaires de tous les pays, comme on le fait en Russie.

Nécessité des modèles en relief pour apprendre à en dessiner les projections horizontales, verticales et autres, avant de pouvoir s'adonner au dessin industriel, au dessin d'après nature.

PREMIÈRE LETTRE

M. le Rédacteur du journal l'Étudiant,

Dans un récent N^o de votre journal,

vous avez eu l'obligeance d'attirer l'attention de vos lecteurs sur mon « tableau stéréométrique » ; mais je l'ai beaucoup amélioré depuis sa première apparition en 1872. Fatigué que j'étais alors de tant de travail, de tant de déboursés, je n'ai point dans le temps complété mon système comme j'aurais dû le faire.

Fort aujourd'hui de la réussite du nouveau système, introduit qu'il est sur toute l'étendue de la Russie ; dans toutes les écoles, non-seulement primaires et moyennes de ce vaste empire, mais aussi dans toutes les écoles polytechniques ; je viens de l'améliorer, de le rendre plus utile, plus pratique, par la publication d'une brochure, volume de 130 pages, donnant en deux colonnes sur la même page et en regard l'une de l'autre : dans la première, celle de gauche, le numéro de chaque solide de 1 à 200.

Sur chaque solide du tableau se trouve le même numéro et sous le solide, sur la planche au fond du tableau, le même numéro encore afin de permettre d'enlever le modèle voulu et de le remettre à sa place sans le moindre risque de s'y méprendre.

Dans cette même colonne de gauche du Stéréométricon, je donne la nomenclature du solide, son nom géométrique, les divers objets qu'il représente ou dont il peut suggérer l'idée, ou dont le solide est une partie composante.

Ainsi on lit au No 1 :

« Le Cube ou Hexaèdre, l'un des cinq « corps platoniques :

« Peut représenter un prisme rectangulaire quelconque, une bâtisse ou un corps de bâtisses ; ou l'une de ses parties composantes, comme par exemple, une briquette, une pierre taillée, un socle, un piédestal, un pilier, une tête de cheminée, etc. ; un quai, une boîte, un paquet de marchandises, un colis, un ballot de coton ou autre, une citerne, un réservoir ; une cuve, auge ou autre vaisseau de capacité ; une pile de briques, de pierres, de bois, de livres, etc., etc. »

En regard se trouve, sur la même page et dans la colonne de droite, ce qui a trait aux bases du solide, à sa coupe centrale ou à demi-distance entre les faces ou extrémités servant de bases ; de même que ce qui a trait à sa surface latérale, son développement, soit pour les fins du toisé ou autres. « Ce solide représentant le parquet, le plafond, la muraille, les cloisons,

« d'une pièce, chambre, d'un appartement
« rectangulaire quelconque ; les bases et
« faces composantes des divers objets énu-
« mérés dans la colonne en regard (celle
« de gauche) sous l'entête du solide.

Pour un autre exemple, prenons le tronc
de cône N° 82, où il est dit que ce solide,
(la forme peut-être la plus usuelle que
l'on puisse trouver dans toutes les parties
du monde, et qu'on est le plus souvent ap-
pelé à évaluer surtout comme vaisseau de
capacité, et à fabriquer dans toutes les pro-
portions possibles et avec tous les matériaux
imaginables) « représente, reposant sur la
« plus grande de ses deux bases : une tour,
« un quai, un pilier ; la base d'une colon-
« ne ; la toiture à plate-forme, le toit plat
« d'une tour ; partie composante d'une flê-
« che, d'un clocher ; un saloir, etc. »

Puis en le renversant : « une tinette à
« beurre, une écuelle, une cuve de brasse-
« rie, de pâtisserie, de distillerie ou autre ;
« un gobelet, un seau, un plat, un panier, un
« abat-jour de lampe, un vaisseau de capa-
« cité, la tige d'un robinet, le chapiteau
d'une colonne, » ou encore une cuve dont
le haut est plus large que le bas, pendant
que sur son autre base, c'est une cuve dont
le bas ou fond est plus large que l'ouver-
ture.

Et en regard de cette désignation du so-
lide, même page, colonne de droite, voici
ce qu'on trouve :

« Ses bases parallèles et opposées et sa
« section (coupe) du milieu, des cercles ; sa
« surface latérale développée, le secteur
« d'un anneau circulaire (anneau de cercle
« ou partie comprise entre deux cercles
« concentriques), ou encore un trapèze re-
« courbé. Le diamètre de la section ou
« coupe à mi-distance, entre les bases : une
« moyenne arithmétique entre ceux des ba-
« ses opposées. Pour surfaces des bases
« et section voir les tables calculées à 1/8,
« 1/10, 1/12 de l'unité. »

L'information donnée est donc complè-
te sous tous les rapports et il en est de mê-
me pour chacun de deux cents solides du
tableau.

C'est ainsi que l'on enseigne à l'élève
(qui peut détacher le solide du tableau, l'en-
visager sur tous les sens, le poser debout,
le renverser, le mettre sur son côté, sur sa
paroi latérale) : comment on le toise pour
son contenu solide, sa capacité ; comment
en roulant ce tronc de cône sur son côté,
on décrit son enveloppe ; comment enco-

re en ajustant au modèle une feuille de
papier, l'on obtient de nouveau son déve-
loppement, la forme nécessaire de la figu-
re plane qui, repliée sur elle-même, reprodui-
ra le modèle à l'étude.

Pour ce qui est du toisé de son volume, la
même brochure, *Le Stéréométricon*, donne
à la page 11 des tables y contenues, la sur-
face du cercle correspondant à chacune des
bases et à la coupe du milieu du solide.
Cette table donne la surface voulue pour
chaque huitième de pouce du diamètre de-
puis 1/64 de pouce, (largeur d'un tube
capillaire, d'un tube de thermomètre,
de baromètre, etc.) jusqu'à 150 pied ; (celle
d'un gazomètre, d'un dôme, d'un réservoir,
etc.) le pouce sur le pied de roi de l'artisan
au Canada, aux Etats-Unis étant ainsi di-
visé en huitièmes.

A la page 19 des tables, se trouvent les
surfaces correspondant à des diamètres s'a-
vançant par dixièmes au lieu de huitièmes,
c'est-à-dire applicables au calcul décimal ;
puisque les unités qui y sont cotées peu-
vent représenter indifféremment, des pieds,
des verges, des mètres, des toises, des mil-
les, des pouces ou tout ce que l'on voudra ; et
de même à la page 25 des tables du *Stéré-
ométricon*, l'on retrouve encore les surfa-
ces des cercles toutes calculées à l'avance
en pieds et pouces, c.-à-d. se prêtant au cal-
cul duodécimal.

Les remarques de la colonne de droite
indiquent aussi que le diamètre à mi-che-
min entre ceux des bases opposées, est une
moyenne arithmétique entre ces derniers.

Soit donc à évaluer la capacité d'une cu-
ve en forme de tronc de cône, dont le dia-
mètre supérieur est de 10 pieds, le dia-
mètre inférieur 6 pieds, et, par conséquent, le
diamètre de la coupe ou section au centre
de sa hauteur, 8 pieds, puisque 6 et 10 font
16 et que la moitié de 16 est 8. Soit encore
la hauteur de la cuve de 9 pieds.

Procédons maintenant à l'évaluation et
voyons combien il faudra de temps pour y
arriver, d'abord par le nouveau système
proposé, puis par l'ancien système aujour-
d'hui enseigné dans les écoles.

D'après la formule prismoidale : « A la
« somme des surfaces des deux bases, ajoutez
« 4 fois la surface d'une coupe parallèle
« aux bases et à demi-distance entre elles
« et multipliez le tout par la sixième partie
« de la hauteur. »

Le diamètre 10 correspond à une surface de 78.54
 Le diamètre 6 à une surface 28.2744
 Le diamètre 8 donne 60.2656, ce qui pris 4 fois = 201.0624

La somme des surfaces = 307.8768
 Multipliant par un 6ième de la hauteur 9 = 1 1/2
 On a le volume voulu 461.8162

Trouver ce volume est donc tout au plus une affaire de *trois minutes*.

Voyons maintenant par la formule de Legendre : « A la somme des surfaces des deux bases du tronc de cône à évaluer, « ajouter une surface moyenne proportionnelle entre celles des bases et multiplier « le tout par le tiers de la hauteur. »

Le diam. 10 donne comme auparavant 78.54
 Le diam. 6 donne 28.2744
 La surface moyenne géométrique est de 47.1240

Somme des surfaces 153.9334
 Multipliant par le tiers de la hauteur = 3
 On a pour volume comme auparavant 461.8162

Mais c'est cette moyenne géométrique qui ne se trouve point sous le pouce, comme la moyenne arithmétique entre 10 et 6 qui se calcule mentalement sans même avoir la peine de poser à cet effet un seul chiffre sur le papier. -

Pour obtenir cette moyenne géométrique, il faut tout d'abord faire le produit des deux bases :

```

    28.2744
      78.54
    -----
    1130976
    1413720
    2261952
    1979208
    -----
    2220.671376
    
```

Il reste maintenant à extraire la racine carrée de ce produit, donc :

```

    22,20.67,13,76 | 47.1240
    16
    -----
    
```

```

    87 | 62,0
    -----
        609
    -----
    
```

```

    941 | 116,7
    -----
        941
    -----
    
```

```

    9422 | 2261,3
    -----
        18844
    -----
    
```

```

    94244 | 376976
    -----
        376976
    -----
    
```

Affaire d'au moins 15 *minutes*, au lieu de 3 et qui eût été de 20 à 25 minutes si, la décimale de la racine, n'étant point finie comme elle l'est, il eut fallu prolonger l'o-

pération pour avoir 3 décimales de plus.

Parmi les 200 modèles du tableau se rencontrent les formes représentatives de presque tous les objets concevables : l'on y trouve encore tous les modèles imaginables de toitures ; dômes à plein cintre, surbaissés, surhaussés, en fer à cheval ; minarets, flèches, pyramides ; le fût de la colonne grecque comme de la colonne romaine ; le plançon de bois équarri, le plançon à faux bois ; le remblais, le déblais d'un canal, d'une chaussée, d'un chemin de fer tant sur un terrain ayant de l'inclinaison en un seul sens, que lorsque le terrain du parcours de la voie du canal s'incline en même temps dans les deux directions. Le tableau accuse encore des formes comme le caisson, le ponton, la coque d'une chaloupe, d'un navire quelconque petit ou grand ; toutes sortes de chaudières et vaisseaux ou voitures de capacité : embrasures de croisées, portes, meurtrières dans une muraille ; toutes les formes concevables de lunettes auxquelles peuvent donner lieu des ouvertures circulaires, elliptiques intersectant une voûte également cintrée dans une proportion quelconque.

En un mot ce serait recommencer « Le Stéréométricon » que de répéter ici tout ce qui y est traité en détail pour chacun des 200 modèles du tableau. Cependant il est bon de rappeler que pour donner l'idée du toisé, du développement, de la formation des corps ou formes composées, le tableau contient un certain nombre de ces formes, comme le canon, le mortier, la bouée, le minaret turc, etc., et un certain nombre de solides à bases non parallèles, avec, dans chaque cas, indication de la manière de procéder à leur décomposition en éléments de l'espèce de ceux qui figurent au tableau.

Les modèles ne sont donc point, bien s'en faut, pour le seul usage d'enseigner, d'apprendre à les toiser. Ces modèles sont suggestifs au dessinateur, à l'architecte, à l'ingénieur de mille et une formes de structures les plus variées, d'objets que l'on rencontre dans les arts et métiers.

D'ailleurs, dit Walter Smith, une des premières autorités dans l'enseignement du dessin dans les écoles des Etats-Unis, et qu'on a fait venir d'Angleterre tout exprès pour y organiser ces écoles : « l'élève doit apprendre à dessiner d'abord ces formes géométriques, afin de le préparer, au dessin industriel et à dessiner d'après nature. »

Mais M. le rédacteur ce n'est point seulement pour vous dire tout ceci que je vous écris aujourd'hui ; c'est pour vous annoncer quelque chose de plus important pour un grand nombre, sous un certain point de vue : c'est que je vais maintenant manufacturer et vendre le tableau avec les 200 modèles au prix réduit de \$25.00 au lieu de \$50.00 qu'il m'a fallu les vendre jusqu'à présent, et cela avec le livre explicatif qui doit l'accompagner, afin qu'on puisse l'introduire dans toutes les écoles mêmes les plus élémentaires, comme en Russie, et en mettant l'achat à la portée de tous.

Le tableau contient autre chose de très essentiel : toutes les sections coniques, les conoïdes, les sphéroïdes et leurs sections ; le triangle sphérique tri-acute, tri-rectangle (le demi quart de sphère), tri-obtusangle ; diverses pyramides sphériques dont les bases offrent l'exemple de polygones sphériques et à cet effet j'ai ajouté à mon travail précédent, un travail tout nouveau, tout spécial, lu par moi devant la Société Royale du Canada en 1883 : celui des surfaces sphériques par un moyen aussi court et concis que simple et intelligible, — voir p. 59 de la seconde partie de la brochure ; ce qui me permet, ce qui permettra à qui que ce soit d'appliquer la formule prismoïdale aux corps à bases sphériques, sphéroïdales, comme au toisé par exemple des dômes et autres voûtes à double courbure, et tout de même que j'enseigne à le faire pour les corps à bases planes ou dont les bases ou extrémités opposées ne sont que des points, ou qui équivalent à des points lorsqu'un plan, une surface plane, ne peut leur toucher qu'en un seul point.

M. le rédacteur, je viens de démontrer la simplicité de la nouvelle formule appliquée au tronc de cône, un des calculs qu'on a le plus à faire de par le monde entier ; mais le cubage de certains corps, comme du prisme et cylindre, de la pyramide et du cône, fut-il plus simple même pour ces solides que par les formules ordinaires, que ce ne serait point une raison pour essayer de s'en rappeler comme des formules multipliées se rapportant à tant d'autres solides ; car le grand danger est, la certitude même, qu'à un moment donné on les aura toutes oubliées, ou si confusément mêlées dans l'esprit que l'on ne saurait s'en servir avec certitude du résultat ; tandis que n'ayant qu'une seule formule à apprendre, à retenir, il sera à peu près impossible de ne pas s'en

rappeler toujours et en tous lieux.

D'ailleurs il est évident que c'est la seule formule que l'on puisse employer dans les écoles élémentaires puisqu'elle ne comporte que la connaissance préliminaire du toisé des surfaces planes que l'on enseigne dans ces écoles, et l'usage des quatre premières règles de l'arithmétique.

Or c'est le peuple, l'ouvrier, le marchand, le fermier qui a besoin de connaître et d'exercer l'art du toisé. A quoi sert donc de ne l'enseigner que dans les hautes classes, en mathématiques, à ceux qui vont devenir hommes de profession ; avocats, notaires, docteurs, littérateurs, journalistes, comptables etc., si l'ouvrier, l'artisan, l'architecte, l'ingénieur ne peut utiliser sa maçonnerie, ses terrassements, ses fouilles : le manufacturier, le brasseur, le contenu de ses cuves ; le marchand de vin, la capacité de ses futailles ; l'habitant, le fermier, le contenu de son saloir, de sa chaudière à sucre, de sa meule de foin, de sa grange. Ouil à quoi sert, je le demande et voilà pourquoi on est si ignorant au Canada de beaucoup de choses essentielles. Quoi on ne sait pas même y toiser un bateau de pierre, si bien que l'on arrive dans ce toisé qui à 20 pour cent de plus que la réalité, qui encore à 40 pour cent en sus du volume réel, qui enfin, mais par accident, à un volume s'approchant du contenu correct.

Et si on n'avait que faire des modèles en relief pour les fins du toisé, on en aurait besoin pour enseigner, pour apprendre le dessin, puisque Walter Smith dit carrément que ce n'est qu'à cette condition, celle de dessiner tout d'abord ces formes simples et élémentaires que l'on peut arriver au dessin industriel, et ce n'est que quand on connaîtra ce genre de dessin que pour maintes choses que l'on pourrait manufacturer au Canada mais que l'on n'y fait point parce que n'ayant point un caractère artistique ça ne se vendrait point ; ce n'est qu'alors, dis-je, que l'on réussira à faire compétition aux autres pays et à pouvoir se reposer sur ses propres ressources.

J'ai bien l'air de dire, si vous le voulez « prenez mon ours » mais si vous ne le prenez point c'est vous qui en souffrirez.

Québec, mars 1886.

CHS BAILLAIRGÉ.

Membre de la Société Royal du Canada, et de plusieurs sociétés savantes. Récipiendaire de 19 médailles d'honneur et de 17 diplômes. Membre de la société pour la vulgarisation de l'éducation en France. Auteur de plusieurs ouvrages sur les mathématiques.